

La nécessaire cruauté de l'histoire littéraire

Bertrand Laverdure

Number 72, Spring 1997

La critique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14783ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdure, B. (1997). La nécessaire cruauté de l'histoire littéraire. *Moebius*, (72), 20–24.

BERTRAND LAVERDURE

*La nécessaire cruauté
de l'histoire littéraire*

L'écrivain est un être capricieux. Il demande qu'on lui concède un titre pour une activité pratiquée maintenant, dans nos civilisations contemporaines, par au moins 70 % de la population.

Écrire est donc une activité commune. Lorsque les moines scribes du moyen-âge enluminaient et reproduisaient patiemment les textes bibliques ou ceux des pères patristiques, ce titre leur convenait parfaitement. Éduqués, parmi une population qui ne l'était pratiquement pas, leur position élitiste demandait qu'on leur attribuât un nom sachant qualifier ce qu'ils pouvaient représenter pour la mémoire culturelle de l'époque. Notre monde contemporain nous présente les faits différemment. La nomination, aujourd'hui, est un acte de générosité, une perpétuation de ces principes humanistes qui ne cherchent qu'à rassurer la dignité de ceux qui ne font pas partie du cénacle des réellement utiles. Puisque les gens, pour la plupart, savent maintenant lire et écrire, il fallait pousser un peu plus loin ces marques de respect qui ne s'adressaient, antérieurement, qu'aux scribes attitrés. Les gens qui écrivent et qui font de l'écriture leur métier sont maintenant appelés des écrivains.

Il y a un énorme paradoxe si l'on considère de plus près cette nomination. Un écrivain est quelqu'un qui écrit, la majeure partie du temps, des fictions et de la poésie. Selon cette définition, nous serions tous, à un moment de notre vie, lorsque nous sommes confrontés aux exigences scolaires qui demandent que nous produisions divers textes de fiction et de poésie, des écrivains. Le titre d'écrivain serait attribué momentanément, épisodiquement, à tous ceux qui pratiquent, un jour ou l'autre, ces exercices littéraires. Mais alors, pourquoi consacrons-nous tant

d'effort pour dénicher, à l'aide de prix, de bourses, de reconnaissances publiques, ceux, parmi ce groupe précédent, qui recherchent, plus souvent que les autres, cette étiquette qu'on leur assigne de toute façon généreusement?

C'est qu'il faut choisir parmi ces gens des personnes qui ont le désir de représenter notre culture, de la créer de toutes pièces ou de la souligner habilement. Mais, direz-vous, une culture et une littérature s'établissent dans la diversité et non dans l'exclusivité de quelques voix. Il est bien sûr légitime de soulever l'argument de la diversité des écrivains pour justifier la richesse d'une culture, mais nous voudrions vous faire encore quelque peu patienter pour vous convaincre qu'il ne s'agit que d'une délicieuse illusion.

Ainsi nous reconnâtrions un écrivain, de cet ensemble de gens qui écrivent, par la frénésie qu'il aurait d'écrire ou par les reconnaissances institutionnelles qui lui seraient décernées. Nous couvrons déjà un peu plus le spectre des critères par lesquels, dans nos sociétés contemporaines, l'on en arrive à nommer des écrivains. La fréquence d'écriture et ce que nous nommerons la nomination automatique, c'est-à-dire l'attribution de prix, viennent nous aider à réfléchir sur ce que nos sociétés appellent un écrivain. Mais l'enjeu principal de cette nomination réside aussi dans une sorte d'assomption culturelle, une sorte de désir de pointer du doigt un objet qui convient, plus qu'un autre, à la définition d'une entité abstraite que nous appelons notre culture.

Ce sont les choix qui révéleront ce que l'on désire de cette entité abstraite, qui faciliteront ou compliqueront l'intervention finale et cruelle de l'histoire littéraire pour en fixer les bornes et les fonctions. Ne soyons pas dupes, l'histoire littéraire vient en fait couronner, par une procédure qui rappelle celle par laquelle les gens non éduqués pouvaient nommer ceux qui les impressionnaient par leur capacité, les trois ou quatre personnes qui se verront, de façon posthume, sacrer écrivains.

Le réel écrivain, celui qui portera ce titre de façon absolue, est une espèce rare. Philippe Sollers interviewé par Stéphane Bureau lors de l'émission

Contact disait: «En littérature, tout se passe entre trois ou quatre personnes.» Évoquant par là que dans la multitude d'écrivains subventionnés, écrivant et publiant, rarement plus de trois ou quatre définissent l'époque, marquent de leur écriture ce qui restera de ces années, de la culture littéraire du présent pour les historiens du futur. Nous portons foi à ce constat.

Si l'on examine alors la quantité de manuscrits postés à un éditeur, la quantité de manuscrits publiés et la quantité de manuscrits qui se retrouveront porteurs de ce que l'histoire nommera le littéraire fait par un écrivain, l'on constate assez rapidement que ce rapport de nomination réelle de l'écrivain est d'environ 1 pour 10 000. Parmi ceux qui terminent une œuvre, qui la considèrent eux-mêmes comme littéraire, nous devrions en compter au moins 10 000 avant chaque consécration nominative. Ceux-ci seront ultérieurement nommés proto-scripteur, faisant partie d'une école, professeur, journaliste, lauréat de tel prix, ami de cet écrivain, compagnon ou compagne de cet autre écrivain, participant de cette mouvance sociale que soulignait tel autre écrivain, bref ils seront toujours définis par autre chose que leur pratique de l'écriture jusqu'à ce que l'institution les redécouvre après un instant d'ennui suscité par les multiples études que l'histoire consacra aux trois ou quatre réels écrivains.

Nous portons foi à ce constat principalement parce que nous ne croyons pas à cette générosité nominative animée par des convictions d'industriel de la culture. À travers cette fausse générosité, il faut voir surtout la confection d'une cour d'appréciateurs, de flatteurs et d'épigones non avoués qui viennent en fait souligner par leur propre démarche, bien souvent, l'importance de telle ou telle personne qui sera retenue par l'histoire littéraire comme écrivain.

Un monde d'écrivains généreusement nommés, tel un univers féodal implicite où les décisions de bifurcations stylistiques, les vues sur la littérature sont décrétées par les trois ou quatre réels écrivains. Ce système, habituellement installé en catimini avec l'accord de tous, reste peu visible du vivant de ces auteurs centraux. Il faut parfois qu'un de ceux-ci

meure, ou bien qu'une période de temps assez longue se soit écoulée afin que l'histoire en vienne à exhumer la mécanique de ce système de nominations.

La littérature est ainsi bien cruelle, en ce sens qu'elle ne prévient jamais ses multiples praticiens de leur rôle implicite de faire-valoir. La cruauté critique, celle que l'on disait pratiquée par des gens comme Robert Lévesque, ne vient en fait que devancer ce jugement que porte naturellement et après coup l'histoire littéraire. Juger selon l'histoire littéraire ou en regard d'elle démasque momentanément cette mécanique de fausse générosité et indique les réels vecteurs d'influences qui sont en jeu dans la recherche d'une nomination méritée du titre d'écrivain. Chacun sait instinctivement et souvent à ses dépens qu'il ne suffit pas de publier pour mériter le titre d'écrivain.

La nécessaire cruauté de l'histoire littéraire ne répond en fait qu'à cette trop large générosité avec laquelle nous concédons aujourd'hui ce titre d'écrivain. Inconsciemment, ces trois ou quatre écrivains nommés dominant la culture littéraire de leur époque et laissent à l'histoire littéraire le soin de préciser leur rôle quand toute la poussière de ces multiples nominations généreuses se sera déposée sur la définition qu'ils auront donnée de notre culture.

La générosité sociétale n'est jamais gratuite. Elle cache habituellement quelques principes de classification sous-jacents. En fait, persiste toujours une cruauté quelconque qui reste à expliquer sous le manteau des grandes générosités nominatives qui sévissent. Trop souvent prise pour la saine manifestation du principe de diversité, lequel supposément enrichirait notre culture, cette générosité nominative procède en cela bien plus d'une politique tacite de régulation des tensions narcissiques de notre paysage social que d'une réelle volonté d'assumer tout ce qu'implique le principe de diversité. Principe découlant d'une utopie du bon vouloir et du traitement équitable, chemins louables, nous en sommes conscients, mais chemins qui faussent nécessairement tout ce qui, du sacre de

l'écrivain, relève clairement de la figure d'un pouvoir culturel imposé sur une cour de prétendants.

L'invention du principe de diversité est notre «Prozac» culturel contemporain. Vivre à l'époque de la générosité nominative, c'est vivre à une époque où la violence des influences, la violence des mainmises sur l'autre culturel sont enfouies sous un tas de noms d'écrivains.